

Formation aux conférences gesticulées Manifeste pour une pédagogie matérialiste

Les raisons d'un manifeste

De nouvelles injonctions s'invitent dans nos structures militantes d'éducation populaire. Issues du développement personnel, et de certaines luttes LGBT, elles viennent questionner nos pédagogies d'accompagnement par des injonctions à la « bienveillance », à l'expression des « besoins », à la prise en compte des « identités de genre », des « identités sexuelles » etc...) et par une vigilance à toute forme de discrimination contre des minorités, ou auto-proclamées comme telles.

L'ardeur travaille sur ces questions tant d'un point de vue théorique que dans l'expérience concrète de la formation : depuis plus de 10 ans à l'ardeur, depuis 20 ans dans divers organismes de formation pour certaines de ses membres. Il nous semble important de poser en quoi nous nous situons dans une pédagogie matérialiste que nous revendiquons comme un choix politique clair et assumé. Et donc en quoi, nous refusons de nous soumettre à ces injonctions qui pour nous servent un idéal libéral qui maintient les systèmes de domination en place sous couvert de s'y attaquer.

L'éducation populaire dont relève la conférence gesticulée est intrinsèquement matérialiste. Elle part de nos expériences réelles pour les confronter à celles des autres, aux statistiques, aux recherches universitaires et produit une analyse des systèmes de domination en place. Afin d'en préserver l'essence, il nous faut donc adopter dans nos stages, une pédagogie qui s'inscrit dans une histoire politique.

Les principes qui guident les formations de l'ardeur et les recrutements sont basés sur une approche matérialiste qui ne confond pas domination et discrimination et pour qui une identité n'est jamais individuelle, mais toujours collective. Ce sont les effets politiques du système capitaliste qui sont recherchés à travers les témoignages.

Pour rappel, est définie comme *domination*, un système d'exploitation économique d'une classe organisée selon ses intérêts contre une autre classe. Cette domination entraîne en effet des sous-phénomènes d'aliénation culturelle, de discrimination sociale ou d'oppression politique. Pour l'ardeur, il n'existe que trois systèmes de domination dans le capitalisme : le classisme, (la bourgeoisie organisée en classe possédant les moyens de production exploite économiquement les travailleurs), le racisme (la classe des blancs organisée internationalement exploite économiquement les populations racisées), le sexisme (la classe des hommes organisée dans des institutions patriarcales exploite économiquement le travail gratuit des femmes, estimé en France à un tiers du PIB soit 600 Milliards annuels). Ces trois dominations sont imbriquées sous forme d'intersectionnalité des dominations : ce sont des femmes noires pauvres qui nettoient les TGV à leur arrivée en gare.



Pauline Varin / 2021 / Ouvrière d'usine
Eloge du Clapet anti-retour

La grossophobie, le validisme, la LGBTphobie, le jeunisme, l'adultisme... et d'une façon générale toute les situations vécues comme minorité discriminée, et dont la liste est renouvelable et extensible à l'infini, ne constituent pas des systèmes de domination. Il n'y a pas d'exploitation économique d'une classe hétérosexuelle sur une classe des homosexuels, pas plus que les maigres n'exploitent économiquement la classe des gros ! il y a bien en revanche des formes de discrimination (à l'embauche, pour avoir un logement, etc.)

Mais se contenter de dénoncer les discriminations est pour le système le meilleur moyen de ne pas s'attaquer aux dominations : l'éducation nationale organise des séances d'information contre le racisme, le sexisme ou l'homophobie, mais est l'institution qui organise structurellement le racisme, en excluant 30% des pauvres, souvent d'origine immigrée, de l'accès aux études supérieures. L'école est classiste (les riches dans l'école libre) , raciste (les arabes en filière techno) et sexiste (les filières proposées aux filles) mais elle est vertueuse car elle dénonce ces discriminations. La *lutte contre les discriminations* est le faux nez de droite du capitalisme. (Nous renvoyons à la conférence gesticulée "pourquoi j'ai cessé de lutter contre les discrimination") L'accompagnement à la simple dénonciation d'une discrimination , si elle fait l'économie de l'analyse théorique du capitalisme, par paresse intellectuelle ou manque d'outillage théorique est un acte de droite, qui renvoie seulement à une théorie du sujet et de sa souffrance individuelle ou de sa supposée identité.

Les conséquences pratiques en terme de modalités de recrutement et de formation à l'ardeur :

Le simple témoignage d'une difficulté vécue, ne suffit pas à faire une conférence gesticulée. Il y a un gros travail de recherche théorique par le stagiaire et d'apports par les formateurs sur le fonctionnement du capitalisme pour armer la personne à faire le lien entre le système capitaliste et sa propre réalité. Cela suppose de retourner à la racine des trois dominations, et de ne pas se contenter de dénoncer la discrimination dont on s'estime victime en se pensant quitte d'avoir fait un acte politique. La dimension psychologique est rendue secondaire par rapport à la dimension politique : une femme victime de violences, un travailleur victime de harcèlement, ne sont pas tombés sur des monstres ou sur la mauvaise personne (pas de chance). La compréhension de la "normalité" d'une situation dans le système permet de s'extraire du drame individuel, (burn out, féminicide) et de traiter cette situation politiquement : exit les recours au développement personnel.

Dès lors il existe pour l'ardeur deux déviations possibles qui guettent les recrutements puis le processus d'accompagnement d'une conférence gesticulée : se contenter du témoignage (le récit de vie) ou se contenter du discours militant désincarné (le tract)



Enfin, nous privilégions les conf “métiers” parce que l’anticapitalisme a un nom : le communisme, qui consiste à reprendre toujours et encore la souveraineté sur le travail. L’urgence est pour nous de donner la parole à des travailleurs qui analysent la façon dont leur métier leur est confisqué dans des suites de protocoles du type “démarche qualité”, bien plus qu’à des petits bourgeois éclairés par leurs lectures, qui ont tout compris au FMI mais n’ont jamais travaillé, peuvent ne jamais travailler, invitent les autres à ne pas travailler et à se nourrir correctement et qui viennent donner des leçons de démocratie. Les conférences gesticulées féministes et antiracistes s’appuient également sur la visibilité de la culture de la division genrée et racisée du travail. Nous abordons donc les trois dominations à travers une revendication communiste du travail.

Alors c’est quoi une pédagogie matérialiste pour nous, organisme de formation d’éducation populaire qui formons aux conférences gesticulées ?

Formateur, c’est un métier qui procède d’une histoire, et qui possède sa propre déontologie. On se s’improvise pas formateur en se contentant d’ouvrir la parole. Nous nous situons dans le mouvement de l’éducation nouvelle, particulièrement de pédagogues comme Elise et Célestin Freinet ([Pédagogues matérialistes et révolutionnaires](#)) ou encore Paolo Freiret ([pédagogue marxiste](#)).

Nous affirmons la nécessité de penser nos formations dans une articulation permanente entre des choix pédagogiques (faire vivre un groupe, assurer la sécurité intellectuelle et émotionnelle, assumer un objectif de formation ...) et des choix politiques (quelle est mon intention politique ? comment cette intention est située historiquement ? comment est-elle nommée clairement et sincèrement ? comment elle offre ou pas, la possibilité aux stagiaires de s’y confronter, s’y opposer en vue de s’en émanciper ?) alors concrètement ça donne quoi ?

- 1- Refuser la censure du langage *politiquement correct* pour donner à vivre le réel**
- 2- Fait vivre le conflit dans un espace protégé**
- 3- Assumer la responsabilité de l’autorité et d’asymétrie dans la relation / refuser la tyrannie de l’absence de structure**
- 4 -Ne pas réduire nos identités à nos souffrances**



- 1-

**Refuser la censure du langage *politiquement correct*
pour donner à vivre le réel**

Dans nos ateliers de désintoxication du langage nous mettons à jour les stratégies de la classe dominante sur le langage depuis les années 80, consistant à invisibiliser les conflits en noyant le réel sous des mots positifs qui ne permettent plus de penser. Or le conflit est la condition de la démocratie. Les mots que nous utilisons doivent rester ceux qui nomment le réel. Si on ne pense plus la violence des systèmes, alors on n'a plus les moyens d'identifier et de nommer les responsables de cette violence et donc de nous y opposer. Quand ces nouveaux mots sont positifs, comme bienveillance, le piège évident. Qui peut dire « ah non moi, la bienveillance j'aime pas ! » ? Personne ! ou alors il faut s'en expliquer. Dans son utilisation actuelle dans les groupes militants, la demande de bienveillance est l'expression de 3 choses légitimes :

- La peur de souffrir (« Je ne veux pas qu'on me juge, qu'on m'agresse »)
- Le manque de confiance en sa propre capacité à vivre des moments inconfortables humainement, même s'ils ne mettent pas en danger (« je vis très mal le conflit, je ne vais pas supporter de vivre certaines choses »)
- L'absence d'expériences collectives émancipatrices (« les groupes me font peur, je n'y trouve pas ma place, j'y ai déjà beaucoup souffert »)

Ces 3 raisons de « vouloir de la bienveillance » sont plus que recevables. Pourtant, si on en revient à la racine du problème, à ce qui a généré ces peurs alors on y trouve le fameux combo gagnant : capitalisme, patriarcat et colonialisme.

Nous vivons dans une société qui nous fait intégrer que le monde est dangereux, que l'autre est dangereux, que nous devons nous protéger, que le conflit c'est mal. C'est sur ces bases que nous cumulons de multiples expériences dans des structures

sociales pensées pour nous transmettre ces valeurs : la famille, l'école, le travail, la vie associative. Face aux souffrances vécues, la bienveillance intervient comme un pansement. C'est un soin. Et ce qui est légitime dans un espace thérapeutique ne l'est pas dans un espace politique.

Nous ne pratiquons donc pas la "bienveillance" dans nos espaces de formation. Ni avec le mot, ni avec des outils associés qui n'ont d'autre vocation que de "donner du temps à l'expression de ses besoins individuels". Nous ne parlons pas de « safe place » non plus. Ce terme est également appelé espace positif, zone neutre ou espace sécuritaire. Nous ne formons pas dans ce type d'espaces, bien que nous puissions les trouver utiles dans d'autres cadres que le nôtre. D'une part parce que nous ne sommes pas neutres, d'autre part parce que nous pensons que cela crée au mieux un espace qui évitera certains sujets, au pire un espace de domination édulcorée, cachée, dont on ne peut plus parler, parce qu'il faudra rester « bienveillant » !



Espace « bienveillant » ou espace « protecteur » ?

La différence entre un espace « bienveillant » et un espace « protecteur », se situe dans sa dimension politique : le point commun aux participant·es n'est pas leur souffrance individuelle ou leur statut de victime qu'il conviendrait de prendre en compte de façon individuelle et psychologiquement bienveillante mais qu'ils sont les objets du même adversaire. C'est la désignation de cet adversaire commun qui crée un espace protecteur des prises de parole. Il existe de nombreux choix pédagogiques qui prennent en compte la singularité de chacun à partir d'un collectif et non l'inverse !

Nous mobilisons nos savoirs métiers de formateurs pour ne pas être malveillants : travail en équipe, analyse de pratique, formation continue... Lorsqu'en début de formation, un·e stagiaire souhaite être dans un espace de bienveillance, nous le décevons (temporairement !) en annonçant que nous ne le serons pas. Qui peut prétendre « Veiller bien » sur autrui ? “Bien” est un terme moral, qui recouvre autant de visions de ce qui est « bien » que d'individus. Tous les formateurices le savent : face à un même retour, avec les mêmes mots une personne peut trouver cela insupportable et une autre pas assez précis ou trop bisounours.

Le travail politique que nous faisons, trouve ses racines dans une approche communiste (Freinet et Freire) et celle-ci défend que : Tout être vivant a sa place, dès la naissance, de façon inconditionnelle dans la société : rien à prouver et rien à mériter. Nous postulons une confiance absolue dans l'autre, dans son honnêteté, son envie d'apprendre et de prendre sa place pour être utile à la société. (En fait ce n'est plus un postulat depuis longtemps, c'est une certitude enracinée dans toutes nos expériences d'enseignement, de formation et d'accompagnement). C'est cela que nous voulons vivre avec nos stagiaires, c'est pourquoi nos choix pédagogiques et nos postures d'accompagnement cherchent à générer un espace de rencontres, de vie collective avec toutes les réalités présentes.

Quand la notion de genre vient poser une impossibilité ou une interdiction de nommer le réel de la domination patriarcale, nous revendiquons le fait de pouvoir dire « nous, les femmes » ou encore parler de « nos corps de femme » dans un groupe où sont présentes des personnes trans ou non binaires. Si le langage ne peut plus permettre de penser le réel des dominations systémiques, alors c'est l'auto-détermination individuelle qui vient bloquer le travail politique. Nous ne laissons donc pas, dans nos formations, s'établir une censure ou un guide du bien parler transfriendly. Le langage moral est un pansement individuel qui ne permet plus de penser les rapports sociaux. C'est ce que nous défendons avec nos camarades trans matérialistes. (CF l'ouvrage “Matérialisme Trans” coordonné par Pauline Clochec)

Fait vivre le conflit dans un espace protégé

A la notion de Safe place, nous préférons nous associer aux travaux de la féministe afro-américaine Bell Hooks qui dit : « (...) en fait, je suis assez critique de la notion de sécurité dans mon travail, et ce que je veux, c'est que les gens se sentent à l'aise en cas de risque (...) Et donc pour moi, je suis très intéressée par ce que cela signifie pour nous de cultiver ensemble une communauté qui permette le risque, le risque de connaître quelqu'un en dehors de nos propres limites, le risque qu'est l'amour – il n'y a pas d'amour qui n'implique un risque. Je suis un peu méfiante parce que les Blancs aiment évoquer les «espaces sécuritaires »

En tant que pédagogues matérialistes nous sommes donc vigilant-es à ce que nos espaces de formation accompagnent l'inconfort et que le cadre proposé offre les moyens à chacun-e de placer lui-même le curseur de sa limite. Nous veillons donc à ce que notre cadre de formation, ne soit pas un espace de rupture de la relation mais au contraire un espace où faire vivre le conflit. Nous faisons le pari de donner à expérimenter qu'un groupe n'est ni un espace de bisounours, ni un espace de violence. C'est faire le jeu du pouvoir que d'activer nos peurs à être ensemble, à faire collectif.

Nos camarades de La Braise ont réalisé cette petite vidéo dans laquelle nous nous retrouvons bien : [Le conflit - on le gère ou on l'anime ?](#)

« Besoins » ou « positionnement » ?

pour donner un exemple plus concret, lors d'un début de formation et/ou de n'importe quel démarrage d'un groupe de travail, 2 choses sont possibles :

1/ Faire se présenter les personnes, leur demander leurs besoins individuels et poser des règles de vie collective pour installer de la bienveillance

Ces techniques ont été amenées depuis les années 2000 dans le champ du management commercial dans un premier temps pour ensuite inonder l'entreprise privée. On les retrouve désormais également dans le service public (New public management) et dans le management associatif. Pas besoin d'être complotiste pour en saisir l'enjeu manipulateur.

Car oui, il s'agit bien d'une manipulation qui a 3 conséquences :

- L'expression individuelle favorise la mise en place des rapports de domination

Exemple : C'est toujours la personne qui se sent la plus légitime qui s'exprimera le plus longtemps et le mieux. Soit parce qu'elle est un homme, un-e personne blanche, exerce un métier valorisé, maîtrise le langage de l'expression de émotions etc... Cela installe directement une hiérarchie dans le groupe. Pas franchement bienveillant...

- Nommer ses besoins ne garantit en rien, leur prise en compte, et nie même le principe de besoins et d'intérêts contradictoires.

Exemple : Une personne exprime le besoin de vivre des temps de travail où le corps est mobilisé car elle se dit hyperactive. Une autre personne exprime trouver infantilisant ce genre de techniques et ne se sent pas assez à l'aise dans son corps pour bien vivre ces moments-là

- Moraliser un problème en anticipant sa survenue hypothétique , c'est le faire exister de fait dans les esprits.

Exemple : dans un groupe mixte il est probable qu'apparaisse un déséquilibre dans la prise de parole entre les hommes et les femmes. Avoir posé des règles de bienveillance en amont permettra juste de dire "ce n'est pas bien, on avait dit que l'on ne ferait pas cela", alors que le laisser s'expérimenter dans le réel permet de le pointer pour le mettre au travail politiquement et ensuite poser des règles si nécessaire.

Le résultat est que le groupe démarre sur des intérêts divergents de forme (et non de fond) qui place le reste du groupe et les formateurs dans un dilemme. Il va falloir rassurer : redire que chacun peut participer ou non etc... On laisse donc entrer les peurs individuelles avant la rencontre. Le collectif est déjà positionné comme un lieu de danger, il n'est pas porté politiquement comme un espace de découvertes, d'apprentissages réciproques, de changement individuel et d'émancipation collective !

2/ Faire se rencontrer les personnes et parier que c'est dans l'expérience du partage de l'intime que se construit un collectif sécurisant

Nous préférons donc démarrer immédiatement les formations par des Groupes d'Interviews Mutuels. Ce sont des sous-groupes de 3, avec une question portant sur le positionnement de chacun (un positionnement n'est pas un besoin. Le besoin induit ce que j'attends des autres / Le positionnement exprime ce que j'amène aux autres !). Le temps imparti sera le même pour tous, les autres personnes écoutent, n'interagissent pas, ne débattent pas. Le résultat est simple : même très peu à l'aise à l'oral tout le monde s'exprime, à égalité de temps avec les autres. La parole de chacun-e est mise à égalité. La rencontre se fait de manière assez informelle autour de l'exercice. La question de l'intime est posée comme la base de la rencontre. On ne pose jamais par exemple une question de savoirs/de connaissances qui recréerait à nouveau une hiérarchie entre les personnes.

Exemple de question de départ: Quel est mon rapport à l'école, le travail, le patriarcat...

C'est en s'appuyant sur ce type d'animation de groupe que l'on peut élaborer du contenu tout en laissant émerger les singularités sur lesquelles ce groupe va se construire. A partir des singularités s'expriment des besoins individuels que le groupe accompagnera sans même que cela ne soit nommé. Ca s'appelle la confiance absolue en l'humanité de l'autre comme point de démarrage. C'est le projet politique que nous défendons.

Dit autrement : le développement personnel c'est prendre soin des individus en espérant que ça leur donne envie d'aller vers les autres. L'éducation populaire c'est prendre soin du collectif pour sécuriser et nourrir les individus. C'est forcément plus subversif parce que nos systèmes de domination fonctionnent eux sur le principe que le collectif est dangereux. Puisqu'en effet il l'est pour eux ! « Il n'y a pas de société » scandait Margareth Thatcher pour qui seuls les individus existent. Nous revendiquons l'inverse !



**Assumer la responsabilité de l'autorité et d'asymétrie dans la relation
refuser la tyrannie de l'absence de structure**

Nous travaillons à conscientiser l'asymétrie entre un-e formateurice et un-e stagiaire. Selon Bruno Robbes, sociologue, « l'autorité est une relation statutairement asymétrique dans laquelle l'auteur, disposant de savoirs qu'il met en action, manifeste la volonté d'exercer sur l'autre, en vue d'obtenir de sa part et sans recours à la contrainte physique, une reconnaissance que cette influence lui permette d'être à son tour, auteur de lui-même. Ainsi envisagée, l'autorité est par essence éducative. »

Oui, cette phrase est bien trop longue ! Être formateurice c'est assumer un métier. C'est donc assumer qu'il n'y a pas égalité de savoirs entre formateurices et stagiaires (sur l'objet même de la formation uniquement bien sûr !). S'installe alors un rapport d'autorité accepté de manière non contrainte par le stagiaire. C'est cette asymétrie dans la relation qui crée l'espace de responsabilité de la formateurice.

Dans nos groupes militants de gauche, nous observons souvent que notre désir d'absence de leader, de chef, de patron... se confond avec le refus de l'autorité. Comme si l'un et l'autre étaient la même chose.

Nos stagiaires acceptent de se mettre en vulnérabilité dans nos cadres de formation politique. Cela nécessite de se raconter, d'explorer ses expériences de vie sous le regard de l'autre. Il est nécessaire d'avoir un cadre protégé pour le faire. C'est l'exigence politique des formateurices, (non sur le stagiaire mais sur eux-mêmes) qui permet aux stagiaires de se positionner. C'est parce que notre parole est ancrée dans le réel que le stagiaire peut tout, et nous lui accordons tout : acquiescer, s'opposer, nier, revendiquer... Il devra alors lui-même développer un positionnement fort, qui sera le sien, et ce qui lui permettra de s'affranchir de nous, avec sa propre puissance politique.



Si nous ne posons pas ce cadre de manière affirmée alors nous tomberions dans ce que Jo Freeman, féministe américaine appelle « [La tyrannie de l'absence de structure](#) ». « Les groupes sans structure peuvent être très efficaces pour aider les personnes à parler de leurs propres vies, mais ne sont plus aussi efficaces dans la poursuite d'une activité politique. »

Nous revendiquons une autorité structurante dans nos formations pour mener à bien un objectif politique clair : un changement radical de société ! Oui nos formations transmettent un message et des contenus politiques anticapitalistes, oui notre grille de lecture est marxiste, oui nous sommes positionnés, non il n'est pas question de laisser la personne aller où elle veut, en se contentant d'accompagner son errance pour dire ce qu'elle veut. Il y aurait là une position démagogique. Notre recrutement s'opère sur la rencontre de deux désirs politiques. Le stagiaire peut alors accepter d'appréhender le savoir transmis pour le triturer en lien avec son vécu afin de pouvoir s'en émanciper.

Ne pas réduire nos identités à nos souffrances

Mettre en oeuvre une pédagogie matérialiste c'est évidemment ne pas nier les souffrances individuelles. C'est réfléchir à la place qu'on leur donne dans une visée politique radicale de gauche.

Jack Judith Halberstam, universitaire américain-e, spécialiste des combats queer et auteur-e de *Female Masculinity*, s'exprime dans un article intitulé « [Tu me fais violence](#) – La rhétorique néolibérale de la blessure, du danger et du traumatisme » :

« Je crois qu'il est temps de prendre nos responsabilités et de cesser les généralités abusives : tou-te-s les jeunes LGBT ne sont pas suicidaires, toutes les personnes LGBT ne subissent pas des formes de violence et de harcèlement, et de fait la classe et la race restent des facteurs bien plus cruciaux lorsqu'il s'agit de rendre compte de la vulnérabilité à la violence, à la brutalité policière, au harcèlement, de l'accès réduit à l'éducation et des difficultés rencontrées dans le monde du travail. Cessons ce moralisme de diva, questionnons les désirs contemporains de messages prémâchés sur le progrès, le développement et les horizons des possibles ; regardons bien en face les privilèges qui permettent l'indignation et l'étalage public de la douleur ; admettons qu'être queer ne signifie plus systématiquement être brutalisé-e et plaïdons pour des récits plus situés de la marginalisation, du traumatisme et de la violence. Ne faisons pas la fête ailleurs quand Rome (ou Paris) brûle, ne nous laissons pas happer par cette rhétorique de la blessure individuelle quand les eaux montent, ne pleurons pas quand les bêtises s'accumulent ; regardons ces guerres internes comme la distraction qu'elles sont devenues. Il fut un temps où l'appellation « queer » désignait une opposition aux politiques identitaires, une volonté d'alliance, une vision de mondes alternatifs. C'est désormais le cache-sexe d'une fédération d'inquiétudes identitaires. Il est temps de bouger, de confondre l'ennemi, de devenir illisibles, invisibles, anonymes. »

Traquer les souffrances individuelles maintient dans une psychologisation individualisante plutôt que de lutter contre les systèmes. Notre approche pédagogique politique doit permettre de lire la souffrance à l'aune des rapports sociaux et pas à un niveau interindividuel.

Concrètement, ça donne quoi ? De la pédagogie matérialiste !

Nous écoutons (silence, regard, place du corps), nous accueillons (pas de questions posées qui influencent le ressenti réel), nous n'infantilisons pas ("tu devrais aller te reposer"), nous ne prenons pas en charge (donner des conseils, chercher comment atténuer la souffrance de l'autre) mais en compte ("est ce que je peux faire quelque chose pour toi ?"). Nous ne présumons pas de la vulnérabilité de l'autre (Si cet exercice est trop difficile pour certain-e, c'est pas obligé de le faire). Nous faisons radicalement confiance à l'autre. (Toute consigne est détournable).

Notre cadre de formation doit permettre à toutes et à tous d'expérimenter que « Je peux souffrir avec les autres sans m'effondrer. Grâce au cadre politique du contenu et non de la forme, je peux m'émanciper de cette souffrance. C'est parce que mon vécu individuel fait sens dans le collectif que je trouve ma place dans le monde. Lutter pour nos intérêts politiques communs est bien plus salvateur que la prise en compte de mon individualité. »

Ainsi, nous souhaitons, à l'ardeur, continuer de faire vivre au maximum notre désir communiste, en accueillant et accompagnant toutes personnes désireuses de faire un parcours d'éducation politique, avec les autres, dans une démarche matérialiste vers la construction d'un rapport de force anticapitaliste, anti patriarcal et décolonial. Nous remercions tous nos stagiaires qui depuis 10 ans nous font avancer dans nos positionnement politiques, nous remettent en question, nous obligent à être plus justes, plus honnêtes, plus radicaux. Et nous remercions celles et ceux à venir...pour poursuivre ensemble les luttes.